

***Le temps suspendu ;
une exposition expérimentale***

Deux rencontres avec le groupe de recherche ACTH

Art contemporain et temps de l'histoire

au Réfectoire des nonnes, ENSBA

***Nuit Résonance* jeudi 24 novembre jusqu'à 22h**

Finissage mercredi 14 décembre de 17h30 à 21h

Le groupe « Art contemporain et temps de l'histoire » (ACTH), composé d'artistes issus de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon et de doctorants en histoire et théorie des arts (CEHTA) de l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales de Paris, investit l'espace du Réfectoire des nonnes à l'Ensba pour un temps de travail et de rencontres.



Thomas Léon
Living in the ice age, 2010
Image extraite de la vidéo © Thomas Léon

Depuis janvier 2004, l'École nationale des beaux-arts de Lyon, en collaboration avec le Centre d'Histoire et Théorie des Arts de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales de Paris (CEHTA / EHESS), a mis en place une unité de recherche qui a pour sujet la construction du réel dans l'art contemporain.

Cette nouvelle phase, développée au regard des réflexions de Michael Fried sur la place du spectateur et les questions de surface-profondeur dans la série des "vagues" de Courbet, s'attachera à mettre en évidence les temporalités spécifiques de l'histoire au travail dans l'art contemporain. L'exposition, envisagée comme un outil expérimental, prendra comme objet d'étude la mise en forme du temps suspendu entre la répétition propre à une temporalité traumatique que révèlent certaines planches de l'Atlas de Gerhard Richter et le ralentissement de la vision à l'œuvre dans le film *Lunch Break* de Sharon Lockhart.

Persuadés que cette recherche doit se construire dans des allers-retours entre une réflexion théorique et une approche plasticienne des œuvres, nous étudierons dans cette première étape l'objet qui consiste à se saisir de l'espace du Réfectoire pour le transformer en espace d'expérimentation à l'échelle réelle où artistes et théoriciens réfléchiront ensemble à la mise en espace des œuvres sélectionnées et des éléments théoriques et plastiques qui auront émané du groupe.

Le temps suspendu se construit à partir de l'étude des œuvres de Candice Breitz, Thomas Léon, Sharon Lockhart, Gerhard Richter, Bernhard Rüdiger et Michael Snow.

Étant donné le procédé de travail, le Réfectoire sera ouvert au public uniquement lors de la nuit Résonance le 24 novembre et pour un finissage le 14 décembre 2011, moments durant lesquels des rencontres avec les membres du groupe ACTH sont organisées.

Pour la Nuit Résonance: projection et rencontre autour de trois films présentés au Réfectoire avec les membres du groupe « Art contemporain et temps de l'histoire ».

- *Living in the ice age* (2010) de Thomas Léon

- *Lunch Break* (2008) de Sharon Lockhart

- *WVLNT (Wavelength For Those Who Don't Have the Time)* (2003) de Michael Snow

Entrée libre jeudi 24 novembre de 14h à 22h - Rencontre / discussion dès 18h30 au Réfectoire des Nonnes

ENSBA - 8 bis quai Saint Vincent 69001 Lyon

Contact presse: Elise CHANEY- elise.chaney@ensba-lyon.fr – 04 72 00 11 60

Plus d'informations sur le groupe de recherche ACTH:

<http://www.ensba-lyon.fr/recherche/acth/>

Plus d'informations sur la Nuit Résonance:

<http://www.biennaledelyon.com/biennale/resonance/nuit-resonance.html>

ACTH, un groupe de recherche déjà riche d'expériences

Le projet de recherche « **Art contemporain et temps de l'histoire** » s'appuie sur une collaboration bien établie entre des artistes et des théoriciens de l'art qui veulent se donner les moyens de prolonger une trajectoire déjà riche d'expériences.

Ce projet de recherche prend la suite du programme intitulé « **La construction du réel dans l'art contemporain** » qui a réuni entre 2005 et 2007, sous la direction de Giovanni Careri (directeur d'études à l'EHESS Paris et responsable du Centre d'histoire et théorie des arts, CEHTA) et Bernhard Rüdiger (artiste, professeur et responsable du pôle volume de l'ENSBA de Lyon), artistes et historiens/théoriciens de l'art. À l'origine de ce projet, le questionnement autour de la notion de « réel » dans les travaux respectifs de Bernhard Rüdiger et de Giovanni Careri, nous a permis de définir un axe de recherche. Nous voulions essayer de mieux comprendre comment un événement historique majeur comme le deuxième conflit mondial a bouleversé l'acte créatif en déplaçant le « réel » et son élaboration historique dans un nouvel équilibre entre esthétique et éthique. Les résultats de cette recherche ont été publiés dans un ouvrage paru en octobre 2008, intitulé *Face au réel. Éthique de la forme dans l'art contemporain* et qui a pris d'ores et déjà son propre chemin.[1]

Ce sont les différents colloques organisés à l'ENSBA de Lyon depuis 2008 qui ont marqué la transition de la question éthique à la question historique. Elle a été posée à partir des œuvres elles-mêmes selon une méthodologie que l'on pourrait appeler une « théorie du singulier », dans l'optique des « objets théoriques » selon l'approche proposée par Hubert Damisch. Cette approche se propose de mesurer l'inadéquation des cadres épistémologiques face à la stratification d'objets singulièrement complexes. Il s'agit en somme d'un va-et-vient entre l'œuvre dans sa matérialité concrète et les dimensions historiques et théoriques qui en font un « objet » susceptible de dialoguer avec la pensée philosophique et avec les sciences sociales. En octobre 2008, nous avons organisé le colloque

« **Luciano Fabro, l'autonomie de l'artiste : espace nouveau ou dernier retranchement ?** » qui voulait rendre hommage à l'artiste récemment disparu et interroger sa relation particulière à la notion d'autonomie et de responsabilité historique. Les travaux ont été publiés en mars 2010 sous le titre *Luciano Fabro. Habiter l'autonomie / Inhabiting Autonomy*. [2] Un deuxième colloque, en décembre 2009, « **L'histoire mise en forme par le travail de l'art** » a été l'occasion de rapprocher et de mettre en tension deux types de pratiques : celle de la distanciation analytique qui caractérise le travail du théoricien et celle de la mise en forme propre à l'activité artistique. Les œuvres et les écrits de Pier Paolo Pasolini ont servi de toile de fond à une réflexion plus générale sur le travail « d'historien » mené par les artistes, travail qui les conduit souvent à considérer la forme comme le lieu même de l'historicité. La caractéristique de ce deuxième colloque a été non seulement de faire collaborer directement artistes et historiens/théoriciens autour d'œuvres singulières, mais encore de proposer un temps de présentation, par les artistes, d'une œuvre installée à cet effet dans la galerie du Réfectoire de l'ENSBA de Lyon, comme partie intégrante de nos travaux durant ces deux journées. [3]

Le groupe, inscrit dans le programme de recherche de l'ENSBA de Lyon et de l'EHESS de Paris, s'appelle désormais « **Art contemporain et temps de l'histoire** » (ACTH).

Sur le plan théorique le projet de recherche se structure à partir de deux axes:

1. Une approche épistémologique : doter la théorie de l'art des outils qui lui permettront d'affronter la question « des » temps de l'histoire *dans le présent de la création* (et le présent de l'œuvre). Il s'agit d'étudier comment la création est travaillée par des régimes d'historicité complexes et comment elle les travaille en retour.
2. L'analyse des pratiques et des usages : observer attentivement les objets et les cadres (l'archive, le témoignage, le monument...) et les méthodologies (le montage des sources, la performance filmée, l'autobiographie...) à travers lesquels se matérialise l'expérience de l'histoire dans le travail de l'artiste.

L'ambition de notre projet est donc celle de construire un espace de réflexion critique nécessaire et adapté. Celui-ci permet **d'envisager la position de la création contemporaine sur cette question cruciale des régimes d'historicité qui la travaillent, et surtout – c'est une tension bidirectionnelle qu'il nous faut envisager – comment la création contemporaine travaille ces régimes d'historicité en retour**. Mais en gardant toujours à l'esprit que cette position n'existe qu'en fonction des singularités complexes et des expériences originales mises en jeu par l'artiste.

« Celui qui appartient véritablement à son temps, le vrai contemporain, est celui qui ne coïncide pas parfaitement avec lui ni n'adhère à ses prétentions, et se définit, en ce sens comme inactuel ; mais précisément par cet écart et cet anachronisme, il est plus apte que les autres à saisir son temps »^[4]. Cette définition du mot « contemporain » proposée par Giorgio Agamben nous invite à reformuler ainsi la problématique d'une recherche bâtie sur l'expérimentation artistique et l'approche théorique : **à travers quels écarts et quelles formes d'anachronisme la création artistique contemporaine parvient-elle à rendre au temps présent l'épaisseur temporelle et historique nécessaire à son intelligibilité ?**

Notre proposition : une exposition expérimentale

À ce stade de notre recherche, nous sommes persuadés que la dimension théorique doit être accompagnée **d'une phase d'expérimentation à l'échelle réelle** sous la forme d'une exposition en deux étapes, qui nous permettra de vérifier comment cette dimension temporelle prend forme dans le dialogue entre une œuvre et une autre. **La présence effective d'œuvres**, face à nous, réunies dans un espace commun, semble aujourd'hui le meilleur moyen d'approfondir l'articulation entre la dimension théorique qui fonde nos recherches et les enjeux plastiques propres à l'activité artistique.

Nous considérons cette exposition comme **un dispositif expérimental global** qui comprend aussi bien les discussions sur le choix des œuvres, celles sur la mise en espace, le montage de l'exposition proprement dit. En ce sens, le montage de l'exposition sera envisagé comme un réel moment d'expérimentation sous la forme d'un temps long et collectif dévoué à l'analyse des

enjeux théoriques, plastiques et spatiaux de l'accrochage. De la même façon, l'espace d'exposition sera considéré comme un lieu pouvant accueillir un ensemble d'approches différentes : les œuvres en elles-mêmes mais aussi des réflexions sous forme de prises de notes, de textes, de maquettes.

L'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon dispose d'un espace d'exposition, Le Réfectoire des nonnes. Ce vaste espace, au sein du site des Subsistances, nous permet d'envisager une période de travail conséquente sans avoir à tenir compte des impératifs de vernissage et de communication. En ce sens, la galerie d'une école d'art est le seul lieu d'exposition qui peut permettre à notre projet de développer sa dimension expérimentale. La permanence plus ou moins longue de l'équipe au sein de l'école impliquera et fera participer les étudiants à l'évolution de ce projet.

Il est donc essentiel de souligner que cette première exposition constituera un point de départ et non un point d'arrivée dans le déroulement à long terme de notre recherche ; c'est en cela aussi que cette première phase se définit comme une exposition expérimentale.

Une première phase : le temps suspendu

L'idée de ce projet d'exposition est née des notions abordées avec **Michael Fried** lors de son séminaire à l'ENSBA de Lyon en mai 2009, avec comme point d'ancrage les questions de surface-profondeur dans la série de peintures de **Courbet** connue sous le nom de « vagues ». Dans cette série, la figure centrale et frontale qui se déplie est celle d'une grande vague sur le point de s'écraser sur la plage. En se dressant, de part sa frontalité, elle occulte toute l'étendue marine que la perspective permettrait d'épouser. Ce temps suspendu dans un événement présent en train de se faire, occulte toutes les vagues qui sont derrière elle, ainsi que l'étendue qui l'a engendrée, tout en les convoquant par sa seule présence. Il nous semble intéressant d'analyser la dialectique entre instant et durée que cet état de suspension provoque chez le spectateur qui observe dans la vague un mouvement temporel, mouvement qui fige la vague de son écrasement même, entre les vagues passées et les vagues à venir.

À partir de notre analyse des vagues de Courbet, nous avons construit pour cette exposition une hypothèse de travail qui s'appuie sur deux axes de réflexion : d'une part, la **répétition traumatique**, et d'autre part, l'idée de panoramique lent et incessant entendu comme **ralentissement du temps de vision**.

La répétition traumatique

Le rapport entre régimes temporels et expérience historique est particulièrement pertinent pour l'approche de certaines œuvres d'art qui visent la restitution de ce qu'on pourrait nommer des noyaux « traumatiques » de l'histoire. Une partie de la critique et de la théorie de l'art, aussi bien que des études sur le cinéma, ont proposé d'interroger le dispositif traumatique tel qu'il a été élaboré par la psychanalyse, se proposant de comprendre la façon dont certaines œuvres d'art construisent, face aux données historiques, un type de relation au réel qui ne se limite pas à une stratégie représentative ou mimétique, mais qui serait plutôt concevable dans les termes d'un « réalisme traumatique ».

Quand l'artiste allemand **Gerhard Richter** découpe des photos de presse des attentats du 11 septembre 2001 et les colle dans les planches de son *Atlas* à côté des vues au microscope de plusieurs métaux (planches 743-744, 2006), il articule à travers un montage inédit d'images prises dans des contextes différents, un discours sur une saturation de l'image médiatique qui aurait paradoxalement empêché l'élaboration cognitive et discursive de cet événement et de son sens historique complexe.

Diorama (2002) de **Candice Breitz** est une installation avec neuf moniteurs où les dialogues de la série télévisuelle *Dallas* sont constamment répétés. Le spectateur est confronté à un catalogue de formules et d'expressions linguistiques standards, typiques de la narration médiatique. La répétition obsessionnelle révèle quelque chose qui est sous-jacent à la construction d'une série. Par la mise en espace des moniteurs et leur défilement simultané, l'artiste donne à voir la qualité amnésique des formules répétées.

Les travaux et les recherches théoriques de l'artiste enseignant qui anime le groupe de recherche, **Bernhard Rüdiger**, interrogent les inventions des procédés et des formes d'après 1945. Il s'intéresse, dans les travaux de Benjamin à propos de la poésie de Baudelaire, à la notion de « Chockerlebnis ». Ce lieu de latence, qui ne pourra pas produire une image ou un souvenir, donne naissance à un nouveau régime temporel qu'on pourrait appeler régime de la tension. L'œuvre *Manhattan Walk (After Piet Mondrian)* (2002) est la restitution photographique des sons enregistrés lors d'une marche à la recherche des traces d'une tension guerrière dans les rues de New York au mois d'avril 2001. Une deuxième œuvre, *Sonne Mond und Sterne vom 13 bis zum 15 februar 1945* (2010), fait tourner deux plaques rondes colorées comme des aiguilles d'une montre qui remonte le temps. Les deux formes d'étoiles en feu citées dans le titre - emprunté à une comptine allemande - semblent rechercher sans cesse la position des planètes lors des jours du bombardement de Dresde. Ces œuvres construisent une tension entre le présent de l'Histoire et son passé qui ne pourra plus être élucidé.

Le groupe de recherche se propose donc d'aborder cet aspect spécifique de la relation entre formes artistiques et temporalités de l'histoire, à partir d'un court-circuit productif entre les œuvres et en s'appuyant sur la littérature critique qui, dans plusieurs disciplines et différents horizons nationaux, a examiné la question de la relation entre dispositif traumatique, expérience historique et art de la modernité tardive.

Le ralentissement du temps de vision

Reprenant la dialectique de surface-profondeur proposée par la vague de Courbet, nous estimons important d'étudier cette étrange temporalité suspendue entre instant et durée. La vague en arrêt invite le spectateur à compléter le mouvement de la masse d'eau. Pris entre l'état figé de la vague et la résolution naturelle de ce mouvement d'écrasement, le spectateur projetterait sur l'image sa propre indécision quant au mouvement à voir ; un mécanisme qui ressemble beaucoup au va-et-vient du mouvement de la vague même. Cet instant en suspens est un moment d'incertitude, non pas simplement de la perception optique, mais un moment latent sur ce qu'il faut projeter sur l'image. C'est en quelque sorte un appel à décider ce que serait l'image qui suit et qui n'est pas montrée.

La structure des trois œuvres choisies - et qui seront présentées au public à l'occasion de la Nuit Résonance le 24 novembre - met le spectateur face à un avancement dans l'image et dans l'espace, dans un mouvement à sens unique. Le temps est suspendu, comme ralenti par son déroulement prévisible. La lenteur mécanique dilate le temps. Le spectateur commence à étudier l'image comme s'il disposait d'un temps en sursis.

Thomas Léon, membre du groupe ACTH, a conçu l'installation de *Living in the ice age* (2010) comme une invitation à traverser une idée. Un travelling avant nous approche et nous fait littéralement traverser un bâtiment utilitaire à l'abandon sur le Canal de l'Ourcq à Pantin, souvenir fantomatique des flux de marchandises qui y ont transité. Dans cette installation, la vidéo utilise des matériaux hétérogènes. La plus grande partie de la vidéo est réalisée en images de synthèse, utilisant une matière photographique organisée, cernée ou en quelque sorte encadrée par la géométrie. La fin surprend le spectateur quand, une fois le bâtiment industriel traversé, l'image perd sa structure géométrique et donne à voir de la matière filmée avec un téléphone portable équipé d'un capteur vidéo de très faible résolution. La présence de cette double matérialité, d'un côté le dessin numérique et de l'autre la matérialité photographique du téléphone portable qui vient perturber la vision finale, nous plonge dans une incertitude quant à la réalité de ce que l'on voit.

L'œuvre *WVLNT (Wavelength For Those Who Don't Have the Time)* (2003) de **Michael Snow** nous intéresse pour le retour que l'artiste propose sur le temps de son visionnage. *WVLNT* dure seulement 15 minutes et réutilise toute la pellicule du film expérimental de 43 minutes de 1967. L'original a été coupé en trois, chaque section d'image et de son est superposée aux autres. Cette version vidéo raccourcie propose une nouvelle structure temporelle justement pour ceux qui n'ont pas le temps. La superposition des trois couches temporelles ne fait pas accélérer le film, comme si on le faisait défiler à une plus grande vitesse mais c'est au contraire la lenteur qui a été gardée comme principe structurant de la vidéo.

L'américaine **Sharon Lockhart** mène de front photographie et cinéma. Elle tourne le film *Lunch Break* en 2008 dans le chantier naval de l'US Navy à Bath, dans le Maine. En un parti pris tranché, Sharon Lockhart a choisi de retenir un lieu, un temps : la pause déjeuner des travailleurs, assis à déballer leur gamelle le long d'un couloir interminable au milieu des machines, filmée en un seul travelling au ralenti. Au début, on croit que rien ne bouge sur l'écran. Après quelques minutes, on s'aperçoit qu'il s'agit d'un travelling ralenti à l'extrême, suivant un long corridor industriel où les ouvriers mangent, se reposent, parlent. Les photogrammes de la prise de vue (réalisée avec une caméra 35 mm), d'une durée initiale de 10 minutes, ont été transférés sur un support numérique haute définition, puis copiés huit fois et donc étirés dans le temps. En résulte une matérialité extrêmement nette et chargée de l'image. La pellicule retravaillée numériquement nous maintient dans ce temps mort. La matière du film semble retenir chaque détail de ce lieu, elle capte notre regard qui oscille entre concentration et dispersion de l'attention, entre jouissance scopique et traversée dans la profondeur de l'espace social.

Équipe ACTH

Professeurs, directeurs de recherche

Bernhard RÜDIGER, plasticien, enseignant à l'ENSBA de Lyon

Giovanni CARERI, historien et théoricien de l'art, directeur d'études à l'EHESS de Paris

Artistes chercheurs (issu de l'ENSBA de Lyon)

Yann ANNICCHIARICO

Simon BERGALA

Thomas LEON

Emilie PARENDEAU

Benjamin SEROR

Doctorants et étudiants chercheurs (CEHTA – EHESS de Paris)

Luca ACQUARELLI

Larys FROGIER

Jenny LAURO-MARIANI

Francesca MARTINEZ-TAGLIAVIA

Angela MENGONI

Morad MONTAZAMI

Philippe ROUSSEAU

Annabella TOURNON

Romina SANTUCCI

[1] Giovanni Careri, Bernhard Rüdiger, dir., *Face au réel. Éthique de la forme dans l'art contemporain*, un séminaire de recherche avec en invités, chercheurs ou artistes : Mieke Bal, Luciano Fabro, André Gunthert, Pietro Montani, Thomas Schütte, Allan Sekula et Ernst Van Alphen. Avec les contributions de Alina Abramov, Élodie Amet, Anne Bourse, Anne Creissels, Aurelia Elis, Ana Janevski, Morad Montazami, Francis Morandini, Émilie Parendeau, Krystina Poltovicz, Philippe Rousseau et Benjamin Seror, Paris, Bookstorming, 2008.

[2] Bernhard Rüdiger, dir., *Luciano Fabro. Habiter l'autonomie / Inhabiting Autonomy*. Avec les contributions de Bruno Corà, Doris von Drathen, Véronique Goudinoux, Jean-Louis Maubant, Morad Montazami, Giulio Paolini, Émilie Parendeau, Magrit Rowell, Philippe Rousseau, Benjamin Seror, Daniel Soutif et Sarah Tritz, Lyon, éd. ENBA, 2010.

[3] Ont participé à ce colloque, sous la direction de Bernhard Rüdiger : Pascal Beausse, responsable de la collection photographie au CNAP, Yves Belorgey, artiste enseignant à l'ENSBA de Lyon, Thomas Léon, artiste membre de ACTH, Francesca Martinez Tagliavia, doctorante à l'EHESS et membre de ACTH, Angela Mengoni, chercheuse à l'Université de Bâle et membre de ACTH, Olaf Metzel, artiste et enseignant à l'École des Beaux-Arts de Munich, Morad Montazami, doctorant à l'EHESS et membre de ACTH, Anne Kawala écrivaine et membre de ACTH, Luc Vancheri, professeur à l'Université Lyon II et Xavier Vert, chercheur et enseignant à l'ERBA de Nantes.

[4] G.Agamben, *Qu'est-ce que le contemporain ?*, Rivage, Paris, 2008, p.9-10.